

LE NUAGE

Dans son jardin la sultane se baigne,  
Elle a quitté son dernier vêtement ;  
Et délivrés des morsures du peigne  
Ses grands cheveux baisent son dos charmant.

Par son vitrail le sultan la regarde,  
Et, caressant sa barbe avec sa main,  
Il dit : L'eunuque en sa tour fait la garde,  
Et nul hors moi ne la voit dans son bain.

— Moi je la vois, lui répond, chose étrange !  
Sur l'arc du ciel un nuage accoudé ;  
Je vois son sein vermeil comme l'orange  
Et son beau corps de perles inondé.

Ahmed devint blême comme la lune,  
Prit son kandjar au manche ciselé,  
Et poignarda sa favorite brune....  
Quant au nuage, il s'était envolé !

LES COLOMBES

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,  
Un beau palmier, comme un panache vert  
Dresse sa tête, où le soir les colombes  
Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais le matin elles quittent les branches :  
Comme un collier qui s'égrène, on les voit  
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,  
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où tous les soirs, comme elles,  
De blancs essaims de folles visions  
Tombent des cieux, en palpitant des ailes,  
Pour s'envoler dès les premiers rayons.

LES PAPILLONS

PANTOUM

Les papillons couleur de neige  
Volent par essaims sur la mer ;  
Beaux papillons blancs, quand pourrai-je  
Prendre le bleu chemin de l'air ?

Savez-vous, ô belle des belles,  
Ma bayadère aux yeux de jais,  
S'ils me pouvaient prêter leurs ailes,  
Dites, savez-vous où j'irais ?

Sans prendre un seul baiser aux roses  
A travers vallons et forêts,  
J'irais à vos lèvres mi-closes,  
Fleur de mon âme, et j'y mourrais.

## TÉNÉBRES

Taisez-vous, ô mon cœur! taisez-vous, ô mon âme!  
Et n'allez plus chercher de querelles au sort;  
Le néant vous appelle et l'oubli vous réclame.

Mon cœur, ne battez plus, puisque vous êtes mort;  
Mon âme, repliez le reste de vos ailes,  
Car vous avez tenté votre suprême effort.

Vos deux linceuls sont prêts, et vos fosses jumelles  
Ouvrent leur bouche sombre au flanc de mon passé,  
Comme au flanc d'un guerrier deux blessures mortelles.

Couchez-vous tout du long dans votre lit glacé.  
Puisse avec vos tombeaux, que va recouvrir l'herbe,  
Votre souvenir être à jamais effacé!

Vous n'aurez pas de croix ni de marbre superbe,  
Ni d'épithaphe d'or, où quelque saule en pleurs  
Laisse les doigts du vent éparpiller sa gerbe.

Vous n'aurez ni blasons, ni chants, ni vers, ni fleurs;  
On ne répandra pas les larmes argentées  
Sur le funèbre drap, noir manteau des douleurs.

Votre convoi muet, comme ceux des athées,  
Sur le triste chemin rampera dans la nuit:  
 Vos cendres sans honneur seront au vent jetées.

La pierre qui s'abîme en tombant fait son bruit;  
Mais vous, vous tomberez sans que l'onde s'émeuve,  
Dans ce gouffre sans fond où le remords nous suit.

Vous ne ferez pas même un seul rond sur le fleuve,  
Nul ne s'apercevra que vous soyez absents,  
Aucune âme ici-bas ne se sentira veuve.

Et le chaste secret du rêve de vos ans  
Périra tout entier sous votre tombe obscure  
Où rien n'attirera le regard des passants.

Que voulez-vous? hélas! notre mère Nature,  
Comme toute autre mère, a ses enfants gâtés,  
Et pour les malvenus elle est avare et dure.

Aux uns tous les bonheurs et toutes les beautés!  
L'occasion leur est toujours bonne et fidèle:  
Ils trouvent au désert des palais enchantés,

Ils tettent librement la féconde mamelle;  
La chimère à leur voix s'empresse d'accourir,  
Et tout l'or du Pactole entre leurs doigts ruisselle.

Les autres moins aimés ont beau tordre et pétrir  
Avec leurs maigres mains la mamelle tarie,  
Leur frère a bu le lait qui les devait nourrir.

S'il éclôt quelque chose au milieu de leur vie,  
Une petite fleur sous leur pâle gazon,  
Le sabot du vacher l'aura bientôt flétrie.

Un rayon de soleil brille à leur horizon,  
Il fait beau dans leur âme; à coup sûr un nuage  
Avec un flot de pluie éteindra le rayon.

L'espoir le mieux fondé, le projet le plus sage,  
Rien ne leur réussit; tout les trompe et leur ment.  
Ils se perdent en mer sans quitter le rivage.

L'aigle, pour le briser, du haut du firmament,  
Sur leur front découvert lâchera la tortue,  
Car ils doivent périr inévitablement.

L'aigle manque son coup; quelque vieille statue  
Sans tremblement de terre, on ne sait pas pourquoi,  
Quitte son piédestal, les écrase et les tue.

Le cœur qu'ils ont choisi ne garde pas sa foi;  
Leur chien même les mord et leur donne la rage;  
Un ami jurera qu'ils ont trahi le roi.

Fils du Danube, ils vont se noyer dans le Tage;  
D'un bout du monde à l'autre ils courent à leur mort;  
Ils auraient pu du moins s'épargner le voyage!

Si dur qu'il soit, il faut qu'ils remplissent leur sort;  
Nul n'y peut résister, et le genou d'Hercule  
Pour un pareil athlète est à peine assez fort.

Après la vie obscure une mort ridicule;  
Après le dur grabat un cercueil sans repos  
Au bord d'un carrefour où la foule circule.

Ils tombent inconnus de la mort des héros,  
Et quelque ambitieux, pour se hausser la taille,  
Se fait effrontément un socle de leurs os.

Sur son trône d'airain, le Destin qui s'en raille  
Imbibe leur éponge avec du fiel amer,  
Et la Nécessité les tord dans sa tenaille.

Tout buisson trouve un dard pour déchirer leur chair,  
Tout beau chemin pour eux cache une chausse-trappe,  
Et les chaînes de fleurs leur sont chaînes de fer.

Si le tonnerre tombe, entre mille il les frappe;  
Pour eux l'aveugle nuit semble prendre des yeux,  
Tout plomb vole à leur cœur et pas un seul n'échappe.

La tombe vomira leur fantôme odieux.  
Vivants, ils ont servi de bouc expiatoire;  
Morts, ils seront bannis de la terre et des cieus.

Cette histoire sinistre est votre propre histoire,  
O mon âme! ô mon cœur! peut-être même, hélas!  
La vôtre est-elle encor plus sinistre et plus noire.

C'est une histoire simple où l'on ne trouve pas  
De grands événements et des malheurs de drame,  
Une douleur qui chante et fait un grand fracas;

Quelques fils bien communs en composent la trame,  
Et cependant elle est plus triste et sombre à voir  
Que celle qu'un poignard dénoue avec sa lame.

Puisque rien ne vous veut, pourquoi donc tout vouloir;  
Quand il vous faut mourir, pourquoi donc vouloir vivre,  
Vous qui ne croyez pas et n'avez pas d'espoir?

O vous que nul amour et que nul vin n'enivre,  
Frères désespérés, vous devez être prêts  
Pour descendre au néant où mon corps vous doit suivre!

Le néant a des lits et des ombrages frais.  
La Mort fait mieux dormir que son frère Morphée,  
Et les pavots devraient jalouser les cyprès.

Sous la cendre à jamais, dors, ô flamme étouffée!  
Orgueil, courbe ton front jusque sur tes genoux,  
Comme un Scythe captif qui supporte un trophée.

Cesse de te roidir contre le sort jaloux,  
Dans l'eau du noir Léthé plonge de bonne grâce,  
Et laisse à ton cercueil planter les derniers clous.

Le sable des chemins ne garde pas ta trace,  
L'écho ne redit pas ta chanson, et le mur  
Ne veut pas se charger de ton ombre qui passe.

Pour y graver un nom ton airain est bien dur,  
O Corinthe! et souvent, froide et blanche Carrare  
Le ciseau ne mord pas sur ton marbre si pur.

Il faut un grand génie avec un bonheur rare  
Pour faire jusqu'au ciel monter son monument,  
Et de ce double don le destin est avare.

Hélas! et le poète est pareil à l'amant,  
Car ils ont tous les deux leur maîtresse idéale,  
Quelque rêve cheri caressé chastement :

Eldorado lointain, pierre philosophale  
Qu'ils poursuivent toujours sans l'atteindre jamais;  
Un astre impérieux, une étoile fatale.

L'étoile fuit toujours, ils lui courent après;  
Et le matin venu, la lueur poursuivie,  
Quand ils la vont saisir, s'éteint dans un marais.

C'est une belle chose et digne qu'on l'envie  
Que de trouver son rêve au milieu du chemin,  
Et d'avoir devant soi le désir de sa vie.

Quel plaisir quand on voit briller le lendemain  
Le baiser du soleil aux frêles colonnades  
Du palais que la nuit éleva de sa main!

Il est beau qu'un plongeur, comme dans les ballades,  
Descende au gouffre amer chercher la coupe d'or,  
Et perce triomphant les vitreuses arcades.

Il est beau d'arriver où tendait son essor,  
De trouver sa beauté, d'aborder à son monde,  
Et, quand on a fouillé, d'exhumer un trésor;

De faire, du plus creux de son âme profonde,  
Rayonner son idée ou bien sa passion,  
D'être l'oiseau qui chante et la foudre qui gronde;

D'unir heureusement le rêve à l'action,  
D'aimer et d'être aimé, de gagner quand on joue,  
Et de donner un trône à son ambition;

D'arrêter, quand on veut, la Fortune et sa roue,  
Et de sentir, la nuit, quelque baiser royal  
Se suspendre en tremblant aux fleurs de votre joue.

Ceux-là sont peu nombreux dans notre âge fatal.  
Polycrate aujourd'hui pourrait garder sa bague :  
Nul bonheur insolent n'ose appeler le mal.

L'eau s'avance et nous gagne, et pas à pas la vague,  
Montant les escaliers qui mènent à nos tours,  
Mêle aux chants du festin son chant confus et vague.

Les phoques monstrueux, traînant leurs ventres lourds,  
Viennent jusqu'à la table, et leurs larges mâchoires  
S'ouvrent avec des cris et des grognements sourds.

Sur les autels déserts des basiliques noires,  
Les saints désespérés, et reniant leur Dieu,  
S'arrachent à pleins poings l'or chevelu des gloires.

Le soleil désolé, penchant son œil de feu,  
Pleure sur l'univers une larme sanglante;  
L'ange dit à la terre un éternel adieu.

Rien ne sera sauvé, ni l'homme ni la plante;  
L'eau recouvrira tout : la montagne et la tour;  
Car la vengeance vient, quoique boiteuse et lente.

Les plumes s'useront aux ailes du vautour,  
Sans qu'il trouve une place où rebâtir son aire,  
Et du monde vingt fois il refera le tour;

Puis il retombera dans cette eau solitaire  
Où le rond de sa chute ira s'élargissant :  
Alors tout sera dit pour cette pauvre terre.

Rien ne sera sauvé, pas même l'innocent.  
Ce sera, cette fois, un déluge sans arche;  
Les eaux seront les pleurs des hommes et leur sang.

Plus de mont Ararat où se pose, en sa marche,  
Le vaisseau d'avenir qui cache en ses flancs creux  
Les trois nouveaux Adams et le grand patriarche.

Entendez-vous là-haut ces craquements affreux?  
Le vieil Atlas lassé retire son épaule  
Au lourd entablement de ce ciel ténébreux.

L'essieu du monde ploie ainsi qu'un brin de saule;  
La terre ivre a perdu son chemin dans le ciel;  
L'aimant déconcerté ne trouve plus son pôle.

Le Christ, d'un ton railleur, tord l'éponge de fiel  
Sur les lèvres en feu du monde à l'agonie,  
Et Dieu, dans son Delta, rit d'un rire cruel.

Quand notre passion sera-t-elle finie?  
Le sang coule avec l'eau de notre flanc ouvert;  
La sueur rouge teint notre face jaunie.

Assez comme cela! nous avons trop souffert;  
De nos lèvres, Seigneur, détournez ce calice,  
Car pour nous racheter votre Fils s'est offert.

Christ n'y peut rien : il faut que le sort s'accomplisse;  
Pour sauver ce vieux monde il faut un Dieu nouveau,  
Et le prêtre demande un autre sacrifice.

Voici bien deux mille ans que l'on saigne l'Agneau;  
Il est mort à la fin, et sa gorge épuisée  
N'a plus assez de sang pour teindre le couteau.

Le Dieu ne viendra pas. L'Église est renversée.

## THÉBAÏDE

Mon rêve le plus cher et le plus caressé,  
 Le seul qui rie encore à mon cœur oppressé,  
 C'est de m'ensevelir au fond d'une chartreuse,  
 Dans une solitude inabordable, affreuse ;  
 Loin, bien loin, tout là-bas, dans quelque Sierra  
 Bien sauvage, où jamais voix d'homme ne vibra,  
 Dans la forêt de pins, parmi les âpres roches,  
 Où n'arrive pas même un bruit lointain de cloches ;  
 Dans quelque Thébaïde, aux lieux les moins hantés,  
 Comme en cherchaient les saints pour leurs austérités,  
 Sous la grotte où grondait le lion de Jérôme,  
 Oui, c'est là que j'irais pour respirer ton baume  
 Et boire la rosée à ton calice ouvert,  
 O frêle et chaste fleur, qui crois dans le désert  
 Aux fentes du tombeau de l'Espérance morte !  
 De mon cœur dépeuplé je fermerais la porte  
 Et j'y ferais la garde, afin qu'un souvenir  
 Du monde des vivants n'y pût pas revenir ;  
 J'effacerais mon nom de ma propre mémoire,  
 Et de tous ces mots creux : amour, science et gloire  
 Qu'aux jours de mon avril mon âme en fleur rêvait,  
 Pour y dormir ma nuit je ferais un chevet ;

Car je sais maintenant que vaut cette fumée  
 Qu'au-dessus du néant pousse une renommée.  
 J'ai regardé de près et la science et l'art :  
 J'ai vu que ce n'était que mensonge et hasard ;  
 J'ai mis sur un plateau de toile d'araignée  
 L'amour qu'en mon chemin j'ai reçue et donnée ;  
 Puis sur l'autre plateau deux grains du vermillon  
 Impalpable, qui teint l'aile du papillon,  
 Et j'ai trouvé l'amour léger dans la balance.  
 Donc, reçois dans tes bras, ô douce Somnolence,  
 Vierge aux pâles couleurs, blanche sœur de la Mort,  
 Un pauvre naufragé des tempêtes du sort !  
 Exauce un malheureux qui te prie et t'implore,  
 Égrène sur son front le pavot inodore,  
 Abrite-le d'un pan de ton grand manteau noir,  
 Et du doigt clos ses yeux qui ne veulent plus voir.  
 Vous, esprits du désert, cependant qu'il sommeille,  
 Faites taire les vents et bouchez son oreille,  
 Pour qu'il n'entende pas le retentissement  
 Du siècle qui s'écroule, et ce bourdonnement  
 Qu'en s'en allant au but où son destin la mène  
 Sur le chemin du temps fait la famille humaine !

Je suis las de la vie et ne veux pas mourir ;  
 Mes pieds ne peuvent plus ni marcher ni courir ;  
 J'ai les talons usés de battre cette route  
 Qui ramène toujours de la science au doute.  
 Assez je me suis dit : Voilà la question.

Va, pauvre rêveur, cherche une solution  
 Claire et satisfaisante à ton sombre problème,  
 Tandis qu'Ophélie te dit tout haut : Je t'aime ;  
 Mon beau prince danois marche les bras croisés,

Le front dans la poitrine et les sourcils froncés ;  
 D'un pas lent et pensif arpenté le théâtre,  
 Plus pâle que ne sont ces figures d'albâtre  
 Pleurant pour les vivants sur les tombeaux des morts ;  
 Épuise ta vigueur en stériles efforts,  
 Et tu n'arriveras, comme a fait Ophélie,  
 Qu'à l'abrutissement ou bien à la folie.  
 C'est à ce degré là que je suis arrivé.  
 Je sens ployer sous moi mon génie énérvé ;  
 Je ne vis plus ; je suis une lampe sans flamme,  
 Et mon corps est vraiment le cercueil de mon âme.

Ne plus penser, ne plus aimer, ne plus haïr ;  
 Si dans un coin du cœur il éclôt un désir,  
 Lui couper sans pitié ses ailes de colombe ;  
 Être comme est un mort étendu sous la tombe ;  
 Dans l'immobilité savourer lentement,  
 Comme un philtre endormeur, l'anéantissement :  
 Voilà quel est mon vœu, tant j'ai de lassitude  
 D'avoir voulu gravir cette côte âpre et rude,  
 Brocken mystérieux, où des sommets nouveaux  
 Surgissent tout à coup sur de nouveaux plateaux,  
 Et qui ne laisse voir de ses plus hautes cimes  
 Que l'esprit du vertige errant sur les abîmes.

C'est pourquoi je m'assieds au revers du fossé,  
 Désabusé de tout, plus vouté, plus cassé  
 Que ces vieux mendiants que jusques à la porte  
 Le chien de la maison en grommelant escorte.  
 C'est pourquoi, fatigué d'errer et de gémir,  
 Comme un petit enfant, je demande à dormir ;  
 Je veux dans le néant renouveler mon être,  
 M'isoler de moi-même et ne plus me connaître,

Et comme en un linceul, sans y laisser un pli,  
 Rester enveloppé dans mon manteau d'oubli.

J'aimerais que ce fût dans une roche creuse,  
 Au penchant d'une côte escarpée et pierreuse,  
 Comme dans les tableaux de Salvator Rosa,  
 Où le pied d'un vivant jamais ne se posa ;  
 Sous un ciel vert zébré de grands nuages fauves,  
 Dans des terrains galeux, clair-semés d'arbres chauves,  
 Avec un horizon sans couronne d'azur,  
 Bornant de tous côtés le regard comme un mur,  
 Et, dans les roseaux secs, près d'une eau noire et plate,  
 Quelque maigre héron debout sur une patte.  
 Sur la caverne, un pin, ainsi qu'un spectre en deuil  
 Qui tend ses bras voilés au-dessus d'un cercueil,  
 Tendrait ses bras en pleurs ; et du haut de la voûte  
 Un maigre filet d'eau, suintant goutte à goutte,  
 Marquerait par sa chute aux sons intermittents  
 Le battement égal que fait le cœur du temps.  
 Comme la Niobé qui pleurait sur la roche,  
 Jusqu'à ce que le lierre autour de moi s'accroche,  
 Je demeurerais là les genoux au menton,  
 Plus ployé que jamais, sous l'angle d'un fronton,  
 Ces Atlas accroupis gonflant leurs nerfs de marbre ;  
 Mes pieds prendraient racine et je deviendrais arbre ;  
 Les faons auprès de moi tondraient le gazon ras,  
 Et les oiseaux de nuit percheraient sur mes bras.

C'est là ce qu'il me faut plutôt qu'un monastère ;  
 Un couvent est un port qui tient trop à la terre ;  
 Ma nef tire trop d'eau pour y pouvoir entrer  
 Sans en toucher le fond et sans s'y déchirer.  
 Dût sombrer le navire avec toute sa charge,  
 J'aime mieux errer seul sur l'eau profonde et large.



Aux barques de pêcheur l'anse à l'abri du vent,  
Aux simples naufragés de l'âme le couvent.  
A moi la solitude effroyable et profonde,  
Par dedans, par dehors !

Un couvent, c'est un monde ;

On y pense, on y rêve, on y prie, on y croit :  
La mort n'est que le seuil d'une autre vie ; on voit  
Passer au long du cloître une forme angélique ;  
La cloche vous murmure un chant mélancolique ;  
La Vierge vous sourit, le bel enfant Jésus.  
Vous tend ses petits bras de sa niche ; au-dessus  
De vos fronts inclinés, comme un essaim d'abeilles,  
Volent les chérubins en légions vermeilles.  
Vous êtes tout espoir, tout joie et tout amour,  
A l'escalier du ciel vous montez chaque jour ;  
L'extase vous remplit d'ineffables délices,  
Et vos cœurs parfumés sont comme des calices ;  
Vous marchez entourés de célestes rayons,  
Et vos pieds après vous laissent d'ardents sillons !

Ah ! grands voluptueux, sybarites du cloître,  
Qui passez votre vie à voir s'ouvrir et croître,  
Dans le jardin fleuri de la mysticité,  
Les pétales d'argent du lis de pureté ;  
Vrais libertins du ciel, dévots Sardanapales,  
Vous, vieux moines chenus, et vous, novices pâles,  
Foyers couverts de cendre, encensoirs ignorés,  
Quel don Juan a jamais sous ses lambris dorés  
Senti des voluptés comparables aux vôtres ?  
Auprès de vos plaisirs, quels plaisirs sont les nôtres ?  
Quel amant a jamais, à l'âge où l'œil reluit,  
Dans tout l'enivrement de la première nuit,  
Poussé plus de soupirs profonds et pleins de flamme,

Et baisé les pieds nus de la plus belle femme  
Avec la même ardeur que vous les pieds de bois  
Du cadavre insensible allongé sur la croix ?  
Quelle bouche fleurie et d'ambrosie humide  
Vaudrait la bouche ouverte à son côté livide ?  
Notre vin est grossier ; pour vous, au lieu de vin,  
Dans un calice d'or perle le sang divin.  
Nous usons notre lèvre au seuil des courtisanes ;  
Vous autres, vous aimez des saintes diaphanes,  
Qui se parent pour vous des couleurs des vitraux  
Et sur vos fronts tondus, au détour des arceaux,  
Laissent flotter le bout de leurs robes de gaze :  
Nous n'avons que l'ivresse, et vous avez l'extase.  
Nous, nos contentements dureront peu de jours ;  
Les vôtres, bien plus vifs, doivent durer toujours.  
Calculateurs prudents, pour l'abandon d'une heure,  
Sur une terre où nul plus d'un jour ne demeure,  
Vous achetez le ciel avec l'éternité.  
Malgré ta règle étroite et ton austérité,  
Maigre et jaune Rancé, tes moines taciturnes  
S'entr'ouvrent à l'amour comme des fleurs nocturnes ;  
Une tête de mort, grimaçante pour nous,  
Sourit à leur chevet du rire le plus doux ;  
Ils creusent chaque jour leur fosse au cimetière,  
Ils jeûnent et n'ont pas d'autre lit qu'une bière ;  
Mais ils sentent vibrer sous leur suaire blanc,  
Dans les transports divins, un cœur chaste et brûlant ;  
Ils se baignent aux flots de l'océan de joie,  
Et sous la volupté leur âme tremble et ploie  
Comme fait une fleur sous une goutte d'eau ;  
Ils sont dignes d'envie et leur sort est très-beau :  
Mais ils sont peu nombreux, dans ce siècle incrédule,  
Ceux qui font de leur âme une lampe qui brûle,  
Et qui peuvent, baisant la blessure du Christ,

Croire que tout s'est fait comme il était écrit.  
Il en est qui n'ont pas le don des saintes larmes,  
Qui veillent sans lumière et combattent sans armes;  
Il est des malheureux qui ne peuvent prier  
Et dont la voix s'éteint quand ils veulent crier.  
Tous ne se baignent pas dans la pure piscine  
Et n'ont pas même part à la table divine :  
Moi, je suis de ce nombre, et comme saint Thomas,  
Si je n'ai dans la plaie un doigt, je ne crois pas.

Aussi je me choisis un antre pour retraite  
Dans une région détournée et secrète  
D'où l'on n'entende pas le rire des heureux  
Ni le chant printanier des oiseaux amoureux ;  
L'ancre d'un loup crevé de faim ou de vieillesse,  
Car tout son m'importune et tout rayon me blesse ;  
Tout ce qui palpite, aime ou chante, me déplaît,  
Et je hais l'homme autant et plus que ne le hait  
Le buffle à qui l'on vient de percer la narine.  
De tous les sentiments éroulés dans la ruine  
Du temple de mon âme, il ne reste debout  
Que deux piliers d'airain, la haine et le dégoût.  
Pourtant je suis à peine au tiers de ma journée ;  
Ma tête de cheveux n'est pas découronnée ;  
A peine vingt épis sont tombés du faisceau :  
Je puis derrière moi voir encor mon berceau.  
Mais les soucis amers de leurs griffes arides  
M'ont fouillé dans le front d'assez profondes rides  
Pour en faire une fosse à chaque illusion.  
Ainsi me voilà donc sans foi ni passion,  
Désireux de la vie et ne pouvant pas vivre,  
Et dès le premier mot sachant la fin du livre.  
Car c'est ainsi que sont les jeunes d'aujourd'hui :  
Leurs mères les ont faits dans un moment d'ennui ;

Et qui les voit auprès des blancs sexagénaires,  
Plutôt que les enfants, les estime les pères.  
Ils sont venus au monde avec des cheveux gris ;  
Comme ces arbrisseaux frêles et rabougris  
Qui, dès le mois de mai, sont pleins de feuilles mortes,  
Ils s'effeuillent au vent, et vont devant leurs portes  
Se chauffer au soleil à côté de l'aïeul,  
Et du jeune et du vieux, à coup sûr, le plus seul,  
Le moins accompagné sur la route du monde,  
Hélas ! c'est le jeune homme à tête brune ou blonde,  
Et non pas le vieillard sur qui l'âge a neigé.  
Celui dont le navire est le plus allégé  
D'espérance et d'amour, lest divin dont on jette  
Quelque chose à la mer chaque jour de tempête,  
Ce n'est pas le vieillard, dont le triste vaisseau  
Va bientôt échouer à l'écueil du tombeau.  
L'univers décrépité devient paralytique,  
La nature se meurt, et le spectre critique  
Cherche en vain sous le ciel quelque chose à nier.  
Qu'attends-tu donc, clairon du jugement dernier ?  
Dis-moi, qu'attends-tu donc, archange à bouche ronde  
Qui dois sonner là-haut la fanfare du monde ?  
Toi, sablier du temps que Dieu tient dans sa main,  
Quand donc laisseras-tu tomber ton dernier grain ?

1875

ROCAILLE

Connaissez-vous dans le parc de Versaille  
 Une Naiade, oeil vert et sein gonflé?  
 La belle habite un château de rocaille  
 D'ordre toscan et tout vermiculé.

Sur les coraux et sur les madrépores  
 Toute l'année elle dort dans les joncs;  
 Dans le bassin, les grenouilles sonores  
 Chantent en chœur et font mille plongeons.

La fête vient; la coquette Naiade  
 S'éveille en hâte et rajuste ses nœuds,  
 Se peigne, et met ses habits de parade  
 Et des roseaux plus frais dans ses cheveux.

Elle descend l'escalier, et sa queue  
 En flots d'argent sur les marches la suit;  
 La roide étoffe à trame blanche et bleue  
 A chaque pas derrière elle bruit.

PASTEL

J'aime à vous voir en vos cadres ovales,  
 Portraits jaunis des belles du vieux temps,  
 Tenant en main des roses un peu pâles.  
 Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Le vent d'hiver, en vous touchant la joue,  
 A fait mourir vos œillets et vos lis,  
 Vous n'avez plus que des mouches de boue  
 Et sur les quais vous gisez tout salis.

Il est passé le doux règne des belles;  
 La Parabère avec la Pompadour  
 Ne trouveraient que des sujets rebelles,  
 Et sous leur tombe est enterré l'amour.

Vous, cependant, vieux portraits qu'on oublie,  
 Vous respirez vos bouquets sans parfums,  
 Et souriez avec mélancolie  
 Au souvenir de vos galants défunts.

WATTEAU

Pevers Paris, un soir, dans la campagne,  
J'allais suivant l'ornière d'un chemin,  
Seul avec moi, n'ayant d'autre compagne  
Que ma douleur qui me donnait la main.

L'aspect des champs était sévère et morne,  
En harmonie avec l'aspect des cieux;  
Rien n'était vert sur la plaine sans borne,  
Hormis un parc planté d'arbres très-vieux.

Je regardai bien longtemps par la grille,  
C'était un parc dans le goût de Watteau:  
Ormes fluets, ifs noirs, verte charmille,  
Sentiers peignés et tirés au cordeau.

Je m'en allai l'âme triste et ravie;  
En regardant j'avais compris cela:  
Que j'étais près du rêve de ma vie,  
Que mon bonheur était enfermé là.

LE TRIOMPHE DE PÉTRARQUE

A LOUIS BOULANGER

Il faisait nuit dans moi, nuit sans lune, nuit sombre;  
Je marchais en aveugle et tâtant le chemin,  
Les deux bras en avant, le long des murs, dans l'ombre.

Mon conducteur céleste avait quitté ma main;  
J'avais beau me tourner vers l'étoile polaire,  
Un nuage éteignait ses prunelles d'or fin,

La bella, la diva, celle qui m'a su plaire,  
La noble dame à qui j'ai donné mon amour,  
Hélas! m'avait ôté son appui tutélaire.

Béatrix dans les cieux avait fui sans retour,  
Et moi, resté tout seul au seuil du purgatoire,  
Je ne pouvais voler aux lieux d'où vient le jour.

A coup sûr tu n'auras aucune peine à croire  
Quel deuil j'avais au cœur et quel chagrin amer  
D'être ainsi confiné dans la demeure noire.

Sur ma tête pesait la coupole de fer,  
Et je sentais partout, comme une mer glacée,  
Autour de mon essor prendre et se durcir l'air.

Mes efforts étaient vains, et ma triste pensée,  
Comme fait dans sa cage un captif impuissant,  
Fouettait le mur d'airain de son aile brisée.

Je montai l'escalier d'un pas lourd et pesant,  
Et, quand s'ouvrit la porte, un torrent de lumière  
M'inonda de splendeur, tel qu'un flot jaillissant.

Sur mon œil ébloui palpitait ma paupière  
Comme une aile d'oiseau quand il va pour voler;  
On m'eût pris, à me voir, pour un homme de pierre.

Je demurai longtemps sans pouvoir te parler,  
Plongeant mes yeux ravés au fond de ta peinture  
Qu'un rayon de soleil faisait étinceler.

Comme sur un balcon, une riche tenture  
Pendait du haut du ciel, un beau ton d'outremer  
Plus vif que nul saphir dans l'écrin de nature.

Quelques nuages chauds, sous les frissons de l'air,  
Se crépaient mollement et faisaient une frange  
Aussi blonde que l'or au manteau de l'éther.

Sur le sable éclatant, plus jaune que l'orange,  
Les grands pins balançant leur large parasol  
Avec l'ombre agitaient leur silhouette étrange.

Une grêle de fleurs jonchait partout le sol,  
Et l'on eût dit, au bout de leurs tiges pliantes,  
Des papillons peureux suspendus dans leur vol.

Sous leurs robes d'azur aux lignes ondoyantes,  
Le ciel et l'horizon dans un baiser charmant  
Fondaient avec amour leurs lèvres souriantes.

Le printemps parfumé, beau comme un jeune amant,  
Avec ses bras de lis environnant la terre,  
Aux avances des fleurs répondait doucement.

Afin de célébrer le solennel mystère,  
La nature avait mis son plus riche manteau,  
Les éléments joyeux faisaient trêve à leur guerre.

O miracle de l'art! ô puissance du beau!  
Je sentais dans mon cœur se redresser mon âme  
Comme au troisième jour le Christ dans son tombeau.

L'ombre se dissipait. La belle et noble dame,  
Tendant ses blanches mains du fond des cieus ouverts,  
M'engageait à monter par l'escalier de flamme.

Les bouvreuils réjouis sifflaient leurs plus beaux airs;  
Tout riait, tout chantait, tout palpitait des ailes,  
Et les échqs charmés disaient des fins de vers.

Beau cygne italien, roi des amours fidèles,  
Poète aux rimes d'or, dont le chant triste et doux  
Semble un roucoulement de blanches tourterelles;

Figure à l'air pensif, et toujours à genoux,  
Les mains jointes devant ton idole muette,  
Te voilà donc vivante et revenue à nous!

Je te reconnais bien; oui, c'est bien toi, poète;  
Le camail écarlate encadre ton front pur  
Et marque austèrement l'ovale de ta tête.

Tes yeux semblent chercher dans le fluide azur  
Les yeux clairs et luisants de ta maîtresse blonde,  
Pour en faire un soleil qui rende l'autre obscur.

Car tu n'as qu'une idée et qu'un amour au monde;  
Tout l'univers pour toi pivote sur un nom,  
Et le reste n'est rien que boue et fange immonde.

Sous le laurier mystique et le divin rayon,  
Tu t'avances trainé par l'éclatant quadrigé,  
Entre la rêverie et l'inspiration.

Un chœur harmonieux autour de toi voltige :  
C'est la chaste Uranie avec son globe bleu,  
Pendant son front rêveur comme un lis sur sa tige ;

Euterpe, Polymnie, un sein nu, l'œil en feu ;  
C'est Cléo, belle et simple en son manteau sévère ;  
Tout le sacré troupeau qui te suit comme un dieu.

Les Grâces, dénouant leur ceinture légère,  
Dansent derrière toi, sur le char triomphal ;  
A l'égal d'un César le monde te révère.

A ta suite l'on voit l'orgueilleux cardinal,  
Comme un pavot qui brille à travers l'or des gerbes,  
D'écarlate et d'hermine inonder son cheval.

Rien n'y manque... Seigneurs blasonnés et superbes,  
Prêtres, marchands, soldats, professeurs, écoliers,  
Les vieillards tout chenus, et les pages imberbes ;

De beaux jeunes garçons et de blonds écuyers  
Soufflent allégrement aux bouches des trompettes,  
Et suspendent leurs bras aux crins blancs des coursiers,

Sur le devant du char les filles les mieux faites,  
Les plus charmantes fleurs du jardin de beauté,  
Font de leurs doigts de lis pleuvoir les violettes.

Tu viens du Capitole où César est monté.  
Cependant tu n'as pas, ô bon François Pétrarque,  
Mis pour ceinture au monde un fleuve ensanglanté.

Tu n'as pas, de tes dents, pour y laisser ta marque,  
Comme un enfant mauvais, mordu ta ville au sein.  
Tu n'as jamais flatté ni peuple ni monarque.

Jamais on ne te vit, en guise de tocsin,  
Sur l'Italie en feu faire hurler tes rimes ;  
Ton rôle fut toujours pacifique et serein.

Loin des cités, l'auberge et l'atelier des crimes,  
Tu regardes, couché sous les grands lauriers verts,  
Des Alpes tout là-bas bleuir les hautes cimes ;

Et, penchant tes doux yeux sur la source aux flots clairs  
Où flotte un blanc reflet de la robe de Laure,  
Avec les rossignols tu gazouilles des vers.

Car toujours dans ton cœur vibre un écho sonore,  
Et toujours sur ta bouche on entend palpiter  
Quelque nid de sonnets éclos ou près d'éclore.

Rêveur harmonieux, tu fais bien de chanter :  
C'est là le seul devoir que Dieu donne aux poètes,  
Et le monde à genoux les devrait écouter.

Lorsqu'Amphion chantait, du creux de leurs retraites  
Les tigres tachetés et les grands lions roux  
Sortaient en balançant leurs monstrueuses têtes ;

Les dragons s'en venaient, d'un air timide et doux,  
De leur langue d'azur lécher ses pieds d'ivoire,  
Et les vents suspendaient leur vol et leur courroux.

Faire sortir les ours de leur caverne noire,  
En agneaux caressants transformer les lions,  
O poètes! voilà la véritable gloire;

Et non pas de pousser à des rébellions  
Tous ces mauvais instincts, bêtes fauves de l'âme,  
Que l'on déchaîne au jour des révolutions.

Sur l'autel idéal entretenez la flamme,  
Guidez le peuple au bien par le chemin du beau,  
Par l'admiration et l'amour de la femme.

Comme un vase d'albâtre où l'on cache un flambeau,  
Mettez l'idée au fond de la forme sculptée,  
Et d'une lampe ardente éclairez le tombeau.

Que votre douce voix, de Dieu même écoutée,  
Au milieu du combat jetant des mots de paix,  
Fasse tomber les flots de la foule irritée.

Que votre poésie, aux vers calmes et frais,  
Soit pour les cœurs souffrants comme ces cours d'eau vive  
Où vont boire les cerfs dans l'ombre des forêts.

Faites de la musique avec la voix plaintive  
De la création et de l'humanité,  
De l'homme dans la ville et du flot sur la rive.

Puis, comme un beau symbole, un grand peintre vanté  
Vous représentera dans une immense toile,  
Sur un char triomphal par un peuple escorté:

Et vous aurez au front la couronne et l'étoile!

MELANCHOLIA

J'aime les vieux tableaux de l'école allemande :  
Les vierges sur fond d'or aux doux yeux en amande,  
Pâles comme le lis, blondes comme le miel,  
Les genoux sur la terre et le regard au ciel,  
Sainte Agnès, sainte Ursule et sainte Catherine,  
Croisant leurs blanches mains sur leur blanche poitrine:  
Les chérubins joufflus au plumage d'azur,  
Nageant dans l'outremer sur un filet d'or pur;  
Les grands anges tenant la couronne et la palme;  
Tout ce peuple mystique au front grave, à l'œil calme,  
Qui prie incessamment dans les missels ouverts,  
Et rayonne au milieu des lointains bleus et verts.  
Oui, le dessin est sec et la couleur mauvaise.  
Et ce n'est pas ainsi que peint Paul Véronèse;  
Oui, le Sanzio pourrait plus gracieusement  
Arrondir cette forme et ce linéament;  
Mais il ne mettrait pas dans un si chaste ovale  
Tant de simplicité pieuse et virginale;  
Mais il ne prendrait pas, pour peindre ces beaux yeux,  
Plus d'amour dans son cœur et plus d'azur aux cieux;  
Mais il ne ferait pas sur ces tempes en ondes  
Couler plus doucement l'or de ces tresses blondes.  
Ses madones n'ont pas, empreint sur leur beauté,